

boissons rafraîchissantes est installé pour les dames, et un joli jardin d'hiver est réservé pour servir de fumoir à ces messieurs.

Tout est mis en œuvre, en un mot, pour faire, de la salle que nous connaissons, une coquette bonbonnière où nous ne nous reconnaitrons plus.

L'orchestre actuel est agrandi, et donnera place à vingt-deux musiciens.

Maintenant que notre devoir de reporter indiscret est terminé, reprenons un peu le rôle qui rentre mieux dans notre corde, celui de mentor sévère mais juste.

Tout le monde comprend que la mise sur pied d'une entreprise de ce genre nécessite des travaux et des sacrifices pécuniaires considérables. Ceux de nos vrais patriotes canadiens-français qui se sont lancés dans l'affaire ont eu un réel courage de s'embarquer dans une lutte pareille contre les préjugés et l'inertie de la population française.

Le temps est-il arrivé où nous allons secouer ces deux vilains défauts, pour nous conduire comme des hommes et montrer que nous avons sincèrement à cœur de nous instruire et de propager la langue et le goût français ?

La parole est au public, et son empressement à seconder, de son patronage actif, le Théâtre-Français, montrera si nous disons vrai ou si nous gasconnons lorsque nous réclamons à cor et à cri des troupes françaises.

Rien ne peut être plus utile à l'instruction de notre population que l'existence d'un théâtre parisien ; le chant et la comédie sont deux branches de l'éducation française, et ce sont peut-être les plus remarquables.

Vous avez entendu au banquet de la Saint-Jean-Baptiste M. Steeg, parlant de ces deux arts si français, s'écrier :

En France, disait-il, on chante, on joue la comédie.

Eh oui, pourquoi le nier ? Notre Académie Nationale de Musique et notre Comédie-Française n'ont-elles pas de par le monde un renom incomparable qui peut nous valoir cette réputation dont nous sommes fiers ?

Dans le congrès qui vient de se terminer, la nécessité d'étendre le domaine de la langue française au Canada n'a pas même été discutée, tellement elle était évidente. L'Association St-Jean-Baptiste s'est solennellement unie à l'Alliance Française dans les efforts qui se font pour répandre partout la langue de nos pères. C'est l'Association St-Jean-Baptiste qui devrait prendre sous sa protection le théâtre français que nous avons le juste droit de qualifier d'entreprise nationale.

Nous ignorons si elle fera quelque chose, mais une démarche de ce genre s'impose évidemment au nom de l'honneur et du bon sens.

Le prix des places qui n'est pas encore définitivement fixé, croyons-nous, sera inférieur à celui des grandes salles actuellement existantes et infiniment moindre que celui des troupes françaises qui passaient périodiquement à Montréal. D'ailleurs, nous pouvons déjà annoncer qu'une soirée par semaine est réservée à des prix spéciaux pour le public *select*. Les fauteuils d'orchestre pour les vingt soirées de la saison coûtent \$18.

Ayant appris qu'un certain nombre de sièges étaient retenus, nous avons consulté, à ce sujet, M. Sallard ; il nous a obligeamment communiqué son livret d'abonnements qui portait déjà 214 noms.

Eh bien, savez-vous ?

Nous l'aurions parié en mille !

Sur 214 noms inscrits aujourd'hui, il y a 190 anglais et 24 canadiens.

Ainsi, voilà une troupe engagée pour nous, venant pour nous, jouant pour nous ; encore et toujours, nous sommes les derniers ; ce sont les anglais qui sont en tête pour l'encourager.

A quoi cela peut-il bien tenir ?

Nous ne sommes pourtant pas plus sots que d'autres ; cependant nous arrivons toujours trop tard et nous laissons toujours prendre notre place.

Les braves Anglais, en entendant parler d'un théâtre français où l'on chanterait en français, où l'on réciterait en français, s'étaient dit, à coup sûr ; les Canadiens vont se précipiter là-dessus, il ne restera plus de place pour nous.

Pas du tout ; si cela ne change pas, toutes les places d'honneur qui étaient dues à nos femmes, à nos filles seront occupées par les Anglais.

Comment veut-on que ces gens-là prennent au sérieux nos déclarations d'amour pour la France et la langue française ?

Allons, voyons à ce que cela change. Il en est temps encore. Remuons-nous un peu dans les familles canadiennes, afin de tenir dans cette entreprise le rang qui nous est dû. Ne laissons pas dire qu'une entreprise canadienne, qu'un théâtre français ne marche que par l'argent anglais.

Ce serait une honte et une abdication.

Il faut que chaque famille ait un abonnement ; il faut que, dans ce théâtre, qui est à nous, on parle français dans la salle, comme on parle français sur la scène ; il faut que nous y rencontrions nos concitoyens anglais comme des amis et non comme des maîtres.